

1

Au port de l'Horloge, la tempête s'essouffle sur La Rochelle. Le quartier de la Chaîne en a pris un coup dès 5 heures du matin et les mareyeurs déchargent sur les étals les huîtres, les bigorneaux, les araignées, les fines de claire et tous les fruits d'une mer démontée. Les algues poisseuses dessinent des arabesques au fond des cageots emplis de glace pilée où le cœur des citrons se fend.

Le café Richelieu vient d'allumer ses néons sur la terrasse, et c'est une matinée grise et plombée qui s'annonce jusqu'à la marée. En plein air, sur le comptoir de bois, devant la terrasse du café, Françoise Perko sort les poêles et le beurre salé, recouvre la pâte et la laisse reposer.

Sa fille, Marie-Paule, s'attache au cou un tablier où est inscrit, en lettres penchées, « *À la bonne crêpe* ». Sa tignasse rousse, qui frise et crante à l'humidité, elle la retient avec un élastique et une pointe d'irritation.

Le store qui les abrite, elle et sa mère, ne fait qu'onduler sous le vent en laissant passer la pluie froide et drue de ce mois de mars.

La crêperie aux courants d'air rapporte en concession à Mme Perko de quoi s'acquitter du loyer et disposer d'un

pécule à déposer sur la table en fin de mois, dans l'escarcelle de son mari pêcheur.

— Arrête de touiller, ma fille! Laisse reposer la pâte!
Ah, mais quelle grande gigue tu fais!

Marie-Paule, du haut de ses treize ans, dépasse déjà d'une tête la mère. Elle est du genre boulotte et avenante, avec des taches de rousseur minuscules qui s'égrènent sur sa peau laiteuse, font la ronde au creux de son cou et piquent ses joues au petit point, ce qui lui donne bonne mine toute l'année.

Prisonnière d'une éducation modeste, sans fantaisie, Marie-Paule ne connaît à La Rochelle que le port des Minimes et le quartier de l'Horloge, quelques rues piétonnières aux pavés penchés, avec le Prisunic de la rue principale où Mme Perko lui achète ses culottes taille 42.

— Je vais t'envoyer en courses, ma fille. Je vais manquer de sucre!

Et la « grande gigue » de rosir de plaisir.

Il lui reste un nouveau menu à apprendre. Celui de la pâtisserie de l'hôtel qui vient d'ouvrir rue Bazoges.

Les menus des restaurants du port, Marie-Paule les a appris par cœur, en dévorant des yeux les viviers de homards et les clients rieurs assis au milieu des boiseries d'acajou.

Depuis qu'elle a eu son brevet, l'emploi du temps de la « grande gigue à sa mère » ressemble à une vague régulière qui va et qui revient du large, sans surprise ni chaos.

Le malheureux Bernard-Auguste Perko, dans son embarcation légère, a trépassé mystérieusement un matin de brume étanche et de forts courants, sous un vent de

force 9. Des trois marins engloutis sous le ventre d'un paquebot, on n'a retrouvé que des filets de pêche hachés et un seul gilet de sauvetage.

Sa mère lui a cousu un crêpe noir : Marie-Paule se dit que cela doit se faire. Que ce vilain morceau de tissu en biais est là pour lui rappeler de prendre triste mine en faisant sauter les crêpes.

Depuis sa petite enfance, elle en a vu s'éloigner, Marie-Paule, des bateaux de plaisance et des bateaux de pêcheurs, sur le port des Minimes et sur la grève du Môle, à La Rochelle.

Un petit signe de la main et le ciré jaune du père ressemblait à une jonquille perdue sur les flots. Marie-Paule s'est habituée à l'absence du ciré jaune raide de sel, qui prenait la place d'un homme sur le dossier de la chaise de la cuisine.

Elle a regardé la mère ranger le bol « Bernard-Auguste » dans le placard aux souvenirs, auprès de la coiffe de la mémé et des autres bols marqués de bleu marine, aux prénoms des anciens.

Dès le lendemain, elle a regagné l'échoppe en plein air dans son uniforme de grande gigue à sa mère.

Puis, peu à peu, tout a commencé à se mélanger dans sa tête, comme dans la poêle à crêpes. Le sucre glace, les paillettes de chocolat et le beurre salé. Seul, le vent en rafale s'obstinait à souffler en elle. Comme un ami, comme un complice, comme le meilleur camarade de sa petite enfance, qui faisait grincer la girouette sur le toit d'ardoise de la maternité, du côté des Minimes.

C'est le vent qui la porte, lui joue des tours, s'engouffre dans son corps et sa tête. N'est-ce pas le vent

qui s'est penché en premier sur elle ? Ne sont-ce pas ses murmures qui d'abord l'ont caressée, avant que sa mère ne se décide à lui parler, avec ses mains rugueuses qui faisaient tourner trop vite et trop fort la chanson du meunier assoupi ?

C'est le vent qui l'a bercée. La mère était moins douée. Le vent savait faire chanter pour elle la girouette rouillée.

C'est encore lui et toujours lui qui fend les vagues, les soulève et lui ramène au pied, pour lui montrer un horizon inconnu d'elle.

Une jeune fille précoce aux joues empourprées se reflète dans le miroir triste des pavés luisants. Elle a le vent en elle. Elle est née sous les grincements de la girouette et les toits d'ardoise d'une maternité.

La gigouette à sa maman, la Marie-Paule à sa mère se sent soudain, à la venue des premières règles, des envies mortelles de s'embarquer avec des mareyeurs.

Une nuit sans lune, Marie-Paule a un besoin irrésistible « de se faire fouetter les sangs », comme on dit du côté de La Rochelle.

Petit Jésus, ne me dis pas que c'est ça ma vie, pour toujours ? Pardon, mon petit Jésus, j'en ai ma claque et je mets les voiles !

Et voici qu'elle s'extirpe de son sac de couchage, fait claquer l'élastique de sa culotte taille 42, enfle un jogging, déchire avec les dents le crêpe noir qui a trop longtemps enlaidi ses habits.

À seize ans, elle abandonne sa lampe torche sous la tente vide et humide, et elle s'élance le pouce levé sur

la grand-route, après avoir fait le signe de croix en amont du calvaire.

Une grande ombre, avec l'effroi d'un avenir incertain, s'est jetée sur le camping familial du petit port de L'Houmeau.

2

Théodora Lantenas porte un uniforme bleu marine, jupe plissée avec blazer strict sur un chemisier de popeline bleu ciel.

Sur les marches d'un lycée d'Athènes, son cartable à bout de bras, tandis qu'une cloche carillonne la fin des cours, elle regarde avec dépit ses socquettes blanches, elle qui rêve à quatorze ans de porter des collants couleur chair. Elle hume le parfum lourd chargé de relents de brochettes grillées et de fromage fondu, mêlé à celui du jasmin qui fait de cette cité bruyante, polluée et étouffante, sa ville.

Déjà, son esprit est ailleurs. Il s'envole, léger comme un papillon, au-devant du bel homme qui l'attend en bas des marches. Son esprit est à son père et à la surprise qu'il lui fait de venir la chercher pour la conduire à son cours de dessin, dans la vieille ville.

— Que tu es belle, ma fée! Comme tu es lumineuse!

— Ah! baba, comme je suis contente de te voir et d'être en vacances! Et maman?

— Ta mère est un peu fatiguée. Elle m'a demandé de venir à sa place. Grimpe! Tiens, mange! Je t'ai acheté un *baklava*.

À l'intérieur de la voiture anglaise, cela sent bon le cuir ciré.

— Monte la musique, baba, c'est Maria Takis qui chante à la radio.

Le quartier de Monastiraki est le préféré de Théodora Lantenas. Tout comme son père, architecte, elle a toujours aimé les vieilles pierres.

La voix chaude de la célèbre chanteuse Maria Takis les accompagne loin des échoppes à touristes et des tavernes en sarabande, au-delà des boutiques de mode, vers le quartier de Monastiraki, le rendez-vous des antiquaires.

Déliée et menue comme un petit rat de l'opéra, elle est têtue.

— On prendra la route après mon cours, hein, baba? Tu nous emmènes dans la maison d'été avec maman? Hein, mon baba chéri?

Elle tournicote l'une de ses nattes brunes, en fait glisser les épis entre ses doigts comme les perles d'un *komboloï*, se dandinant d'un pied sur l'autre sur le trottoir.

— Le temps d'aller chercher Olivia, ma fée!

— Et si maman a encore mal à la tête, on ne peut pas y aller tous les deux? Rien que nous deux? Et puis tu m'emmèneras pêcher, hein, baba?

— Olivia n'aura plus mal à la tête, dit le père en baisant sa croix orthodoxe, la croix de vie qui se balance à son cou, à l'extrémité d'une chaîne en or.

Autour d'une maison blanche recouverte de glycine, des voilages vacillent sous le vent frais printanier de la nuit, qui descend des montagnes d'Olibos et de Gerodas en se vautrant sur la mer Égée.

Un père et sa fille veillent un peu tard dans la presqu'île d'Evia.

Une petite fille aux yeux brûlants de sommeil, à l'épaisse chevelure auburn, pieds nus sur le marbre d'un péristyle, s'applique au-dessus d'une planche à dessin.

— Tu ne dors pas, ma chérie?

— Non, baba! J'apprends à copier Rouault et son art sacré! Va te coucher, toi, maman doit dormir depuis longtemps déjà.

— Demain, ma princesse, je t'emmène dîner dans une taverne, si ta mère se sent mieux.

— Avec le bouzouki, baba?

— Oui, ma fée, je te ferai danser avec le mouchoir sur la tête!

— Et on ira au bazar aussi, baba?

— Que te faut-il encore, ma chérie?

— Une planche de tilleul, du *levkas*¹ et de la colle de peau de lapin!

— À condition que tu travailles bien avec Mademoiselle pendant les vacances. D'accord, ma fille chérie?

— D'accord, baba!

Théodora, les mains et le menton barbouillés de fusain, regarde la haute silhouette de son père s'éloigner dans l'escalier de pierre, et l'envie lui prend de mettre ses petits pieds dans l'empreinte des siens sur la dernière marche, là où il vient de lui promettre la planche de tilleul et la colle de peau de lapin, comme pour sceller cette promesse et échapper à une dérobade de sa part, au cas où Olivia, sa maman, aurait encore mal à la tête.

1. *Levkas* vient du mot grec *leukos*, qui signifie « blanc ». (N.d.A.)

— Pourquoi elle danse si serrée, maman, dans les bras de ce Vassilis Gorgiades ? s'interroge Théo.

Dans une taverne en plein air où, de ruelle en ruelle, la voix de la chanteuse Maria Takis résonne sous les tonnelles de vigne vierge, la mère danse mais on dirait qu'elle dort en dansant. La tête inclinée, le corps alangui, elle danse.

Déjà, le père entraîne la fille au centre de la taverne.

Il a un mouchoir sur la tête, il frappe dans ses mains, claque des doigts, les genoux repliés, les yeux clos, il vit la *laïka*, dans son ventre et dans son âme. *Hopa! Hopa!*

Sa chevelure a pris des reflets argent. Sa taille s'est épaissie mais on dirait qu'il valse en marchant.

Il danse, le papa, le baba déjà âgé, le mouchoir sur la tête pour sa fille, sa princesse, sa reine-enfant.

La voix de Maria est rauque, emplie de sensualité et de mélancolie.

— Viens encore danser avec ton père ! Viens, ma fée, dit le père, légèrement essoufflé.

— Je reste un peu avec maman, elle a l'air si triste, baba chéri.

La mère a à peine touché à son poisson en papillote, le *barbounia*, une spécialité de la maison.

Hara Mou!... Hara Mou!... chante sur l'estrade la voix plaintive et grave de Maria, entièrement vêtue de noir.

Sans regarder sa fille, elle boit du whisky sec, la mère, elle sort de son sac une petite boîte de nacre, une boîte à pilules, et elle en avale de plusieurs couleurs, en jetant un coup d'œil à sa montre rectangulaire.

Le somptueux cadeau d'anniversaire de son époux est une montre Patek Philippe au bracelet de crocodile noir.

Ses cheveux corbeau tirés en arrière, ramassés sur sa nuque fragile, frisottent naturellement, comme coiffés, d'un autre siècle.

Le front bombé et court, le visage à découvert, les yeux vert d'eau cernés de khôl, les mains de la mère sont manucurées de rouge sang. Elles s'attardent tantôt sur la nappe en papier, tantôt dans son chignon bas, traversé par une grande épingle de nacre.

J'entends battre ton cœur... Mi mou Mi las!

Maria chante, la voix cassée, les yeux dans les nuages.

Vassilis Gorgiades se lève encore pour danser le pentozali avec le père. Une danse crétoise, une danse d'homme, charnelle.

À une table voisine, un acteur frappe dans ses mains et ondule des hanches. C'est le beau Lakis Komninos, tantôt homme tantôt femme dans ses relations amoureuses.